

Vue extérieure d'un laminoir, à Couillet (voy. p. 291-298). — Dessin de Férat, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

LE HAINAUT.

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des machines. — Le Goulen.

Après les activités excessives du Borinage, l'industrie semble prendre un temps de repos, comme une machine dont les feux sont momentanément couverts et qui, au bout d'un court moment de chômage, va précipiter plus furieusement que jamais le mouvement de ses balanciers et de ses pistons. Ainsi, la contrée qui s'étend entre Mons et Charleroi ne fait plus entendre, au sortir des fournaies boraines, qu'un ronflement de travail assoupi, écho expirant des tonnerres prolongés de charbonnage en charbonnage au cœur du pays de la houille, comme la grondante respiration et le tumultueux anhélement de ce foyer de vie intense et de « vulcanique » labeur.

Sans doute la terre n'interrompt pas brusquement ses sombres alchimies : sous les étendues cultivées qui mettent à ses épaules le riche manteau vert des prairies et des champs, se poursuit le grand œuvre mystérieux de la fabrication du « soleil noir » auquel notre monde refroidi emprunte la chaleur de ses hivers. Mais, pour quelques cheminées qui de distance

en distance s'empanachent encore de fumeuses spirales et signalent la présence des houillères, on a plutôt la sensation d'une région tranquille, se remettant d'une grosse dépense de sève dans les activités mesurées des besognes agricoles et se recomposant du chyle et des forces avec les vertus d'une campagne naturellement fertile, comme une bête épuisée se refait au giron des pâturages, parmi les baumes des hautes herbes et la fraîcheur des eaux courantes.

Binche, la joyeuse patrie des Gilles, ces héros légendaires d'un carnaval qui semble emprunté aux mœurs italiennes, Binche a des charbonnages et des verreries dont le bruit ne dérange pas sensiblement le calme des paysages ; et ceux-ci s'étendent presque sans interruption jusqu'aux rives de la Sambre, où brusquement la rumeur des ruches industrielles se jette de nouveau en travers de l'idylle. La paix agreste toutefois n'expire pas entièrement ici comme au Borinage, et dans des Tempés d'ombre et de poésie, perdues au milieu de ce monde de fer et de feu, continue à planer par-dessus la sérénité des solitudes. A chaque pas, la délicieuse vallée, toute retentissante du bruit des forges, nous réserve la surprise de ces nids

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273.

de feuillages et d'oiseaux où la création accomplit en paix son œuvre, paradis imprévus dont le charme a la douceur d'une trouvaille parmi ces antres de la mécanique et qui font à ce coin de pays une beauté émouvante et surprise, comme un jardin de roses poussé dans d'arides déserts.

Dès Marchiennes, l'air est déchiré par le martèlement d'une nuée de cyclopes battant leurs enclumes; nous rentrons dans le royaume du Feu qui nous avait lâchés à Cuesmes et qui, cette fois, ne nous abandonnera que quand nous aurons franchi les cercles d'une industrie bien autrement compliquée que celle du Borinage, puisque au travail des fours s'ajoutent en ce pays de Charleroi les incessantes élaborations de la métallurgie et de la verrerie.

Déjà, aux brouillards enflammés d'Élouges, de Dour et de Hornu, on avait la perception d'un enfer, mais ici cette impression grandit encore, tant le ciel et le sol sont bouleversés sous la herse de cet effroyable labeur humain qui, par son ahan sans trêve, tient des fatalités. Il faut, en effet, des images empruntées à un état de choses surnaturelles pour exprimer avec quelque réalité ce déchaînement d'humanité ruée aux besognes ténébreuses et s'aidant du concours de cette autre humanité modelée en quelque sorte sur le patron de la créature et qui, à son imitation, déploie des bras, respire par des poumons, broie avec des mâchoires et, dans des creusets pareils à des estomacs, engloutit des fournées d'aliments.

La machine, cet homme de fer qui, s'il n'est pas la ressemblance matérielle de l'homme de chair et d'os, en est tout au moins la grimace, règne là partout comme l'auxiliaire naturel des énergies de son maître et seigneur, l'être pâle qui active ses pulsations, oint de graisse ses ressorts et nourrit ses prodigieux appétits. Ou plutôt, tant il tient de place et se meut avec bruit dans les cavernes mesurées à sa taille et qui sont ses demeures, c'est lui, c'est ce Briarée dont les membres plongent à la fois dans le soleil et la nuit, étendent dans tous les sens leurs ramifications, comme un réseau qui voudrait absorber la lumière et l'espace; c'est ce simulacre de tout ce que la création, en ses monstrueuses genèses primordiales, enfanta jamais de plus démesuré, qui exerce la royauté véritable et commande à un peuple de travailleurs soumis.

L'homme, notre frère, à peine grand en tout comme la moindre des vertèbres qui composent son énorme ossature, apparaît ainsi qu'un serf préposé à sa garde et à son entretien, mais perpétuellement en défiance des mortelles ruses qu'il imagine sa perversité, pour se venger de ne pouvoir excéder les limites où s'emprisonne sa grandeur et se répandre comme un météore enflammé, à travers la race maudite qui la modère et la gouverne en des orbes intransgressés.

Si omnipotent qu'il soit, il sent bien, en effet, ce vrai roi des usines, que, sous les apparences qui mettent la force de son côté et ne laissent à son serviteur que la faiblesse et l'orgueil, il obéit à l'impulsion partie

de cette obscure volonté souveraine, comme un despote lié par d'infrangibles lois et qui ne peut évoluer que dans un cercle borné par le « Tu n'iras pas plus loin » de ses sujets. Aussi, tandis qu'il accomplit ses manœuvres géantes et qu'il emplit l'air de ses beuglements irrités, sa soumission sournoise rêve-t-elle, en d'abominables songeries de représailles, d'exterminer les pygmées qui l'entourent; et tantôt il les happe au passage, les saisit par un pan de leur vêtement et les broie entre ses crocs, pour les rejeter ensuite à l'état de vague bouillie sanglante; tantôt il essaye résolument de rompre ses attaches et, comme un Samson révolté ébranlant les colonnes du temple, fait voler ses chaudières en éclats, multipliant alors partout le massacre et la ruine.

Il suffit de pénétrer dans un de ces vastes laminoirs qui par centaines à Couillet, à Marchiennes, à Châtelet, à Monceau-sur-Sambre, font trembler le sol sous le fonctionnement de leurs outillages, pour comprendre combien aisément vient à l'esprit, devant les apparences animées de ces créations de la mécanique, si mathématiquement matérielles et pourtant si inexpriablement pénétrées de vie latente, l'idée d'une spiritualité consciente, agissant en raison de ses lois propres et sans l'aide d'agents extérieurs. Comme les membres du corps humain, chacun des infinis rouages de ces vastes organismes semble travailler pour son compte, avec des mouvements précipités ou alentis qui semblent se rapporter à une volonté particulière et cependant concourent à l'accomplissement de l'œuvre commune, ici par le moyen de courtes ellipses, là en des girations violentes et plus loin par des leviers, des pistons, des bielles, des volants, des courroies de transmission, tout un jeu d'articulations se mouvant à ras du sol ou évoluant dans l'espace, les unes presque ténébreusement comme des âmes cauteleuses et rampantes nourrissant de noirs desseins, les autres retentissantes et orgueilleuses comme des âmes de héros déployées dans la lumière.

Impossible de s'arracher à un sentiment de secrète horreur devant les gesticulations sourdes ou exaspérées, les démèvements accélérés ou contenus, les reptations et les bonds de bête déchaînée qui communiquent à ces grands corps de fer — mammouths, ichtyosaures et iguanodons de la moderne genèse industrielle — les mouvements et les pulsations de l'être vivant, avec des spasmes qui semblent partis des entrailles, une anhélation qui est comme le souffle et la respiration d'un gosier exténué, des sifflements et des râles qu'on croirait arrachés par le mal profond d'une plaie charnelle aux tourments d'une agonie.

Comme de la cervelle bouillonnante aux parois d'un crâne frappé de folie furieuse, la vapeur s'agite et soulève des vagues dans le flanc des chaudières, sorte de centre nerveux d'où partent en se ramifiant à travers mille conduits les afflux de la vie qui donnent à toute la machine le branle et l'élan; et aux jets ardents de cette sève propulsée en tous sens, les ressorts se

détendent, les chaînes se rompent, les rouages manœuvrent, l'énorme colosse délie ses bras, remue son torse, se tord en ondulations sur son lit de travail et de douleur.

Malheur à celui qui s'approcherait trop près des griffes du monstre! Il serait bientôt happé, broyé, dévoré bien mieux que par des mâchoires de tigre ou de crocodile. Et ces griffes, il les étend partout, patelin, débonnaire, attirant, multipliant les sortilèges et les vertiges pour mieux capter la confiance, étourdir l'esprit et détourner l'attention, ici s'allongeant avec des mouvements lents et presque imperceptibles, là tournant sur lui-même comme une toupie doucement ronflante, ailleurs agitant des volants pareils à des éventails d'ouragan, — vrai Protée de scélérateuse sournoise et de meurtrière perfidie, dérobant sous la multiplicité et la bénignité des métamorphoses la formidable puissance de désagrégation que lui a départie la science, et qui refrénée, contenue, soumise à des lois infrangibles, — cette terrible puissance capable de tout exterminer si on l'abandonnait à elle-même, — tourne pacifiquement à la gloire et au profit de l'œuvre industrielle.

Pour ma part, chaque fois que je suis descendu dans la redoutable cage aux lions où se meut l'énorme brute, j'ai eu présente à la pensée l'étrange et terrifiante histoire de ce fantastique horloger de Nuremberg, lequel possédait un *goulen*, être chimérique sorti des terreurs du moyen âge et créé à l'image des esprits infernaux, qu'il fallait charger de chaînes dans le secret de la maison, sous peine de le voir se répandre au dehors comme une trombe qu'aucune force humaine ne pouvait plus contenir. Or, le maître de cet abominable animal étant un jour à travailler dans sa boutique, une grande clameur s'éleva tout à coup dans la rue et il vit affluer vers lui une multitude effarée et pâle qui criait : « Le *goulen* est détaché! Il court et bondit à travers la ville, semant le carnage et la destruction sur son passage! » Et, s'étant rendu à l'endroit où l'horifique bête était naguère attachée, il comprit qu'elle avait en effet brisé ses liens et qu'à moins d'un miracle du ciel, lui-même et tous les habitants de la cité deviendraient bientôt sa proie.

Les centres industriels. — Couillet. — Mariemont. — Sainte-Marie d'Oignies. — Initiatives en vue d'améliorer la condition de l'ouvrier. — Une pépinière d'ingénieurs. — Défrichement des esprits. — Instinct de la propriété employé comme agent de culture morale.

De Marchiennes à Monceau et de Couillet à Sainte-Marie d'Oignies, l'air s'embrace d'une réverbération de fournaise, à travers d'épaisses fumées qui font penser à une prodigieuse canonnade lançant sans relâche ses volées. Tout le panorama est coupé de hautes cheminées (voy. p. 289), pareilles à de grands arbres sans branches qui se dresseraient par-dessus un paysage de briques. De proche en proche se succèdent les laminoirs, les fours à chaux, les hauts fourneaux, les ver-

rieres, les charbonnages, formant quelquefois, comme à Couillet, à Monceau, à Sainte-Marie d'Oignies et à Mariemont, des agglomérations régies par une seule administration et vastes comme de petites villes.

Ce sont des villes, en effet, ayant leurs rues, leurs canaux, leurs chemins de fer, leur organisation intérieure, un fonctionnement de rouages propres qui leur donnent un caractère d'autonomie et une physionomie distincte l'une de l'autre, par moment même avec une haute culture morale et des progrès de civilisation remarquables.

Dès 1836, la société de Marcinelle et Couillet créait le premier groupe de ses habitations ouvrières, et petit à petit d'autres initiatives naissaient, fondations d'écoles gardiennes et primaires, de dessin, d'apprentissage, de notions ménagères, création d'une société de musique, institution d'une caisse de secours et de retraite, etc. Ailleurs, sous l'impulsion d'un homme éminent, M. Abel Warocqué, la populeuse cité de Mariemont élargissait graduellement les sources de son bien-être et en peu de temps atteignait à une plénitude de vitalité. A Sainte-Marie d'Oignies, les liens d'une vraie famille spirituelle unissent un peuple de près de seize cents employés et ouvriers qui, outre ses écoles, a un magasin de denrées alimentaires, des fourneaux économiques, des caisses de secours et d'épargne, un outillage social déjà compliqué.

Et ces centres d'activité modèles ne sont pas les seuls : à des degrés moins élevés, d'autres établissements réalisent cette image d'une petite société autochtone, se développant selon un idéal d'amélioration morale et gravissant progressivement l'échelle qui des troubles bas-fonds où croupissent les plèbes monte aux régions d'une humanité plus sensible et plus fine.

Ici, d'ailleurs, comme au Borinage, une élite d'ingénieurs dirige incessamment ce mouvement d'ascension, s'appliquant à descendre au niveau des humbles intelligences pour mieux les élever, et comme cette lampe du charbonnier qui aux ténèbres des mines fait rayonner une pâle clarté de jour, agitant dans les obscurités de l'esprit la torche de la science pour en faire tomber des étincelles.

Combien sont-ils? Légion. L'école des mines de Liège — pépinière où des professeurs célèbres greffent et marcottent une nombreuse jeunesse — alimente constamment les rangs de cet état-major de lieutenants et de capitaines, faits pour commander sur les champs de bataille de l'industrie à des armées de soldats.

Je ne sais comment les choses se passent dans les autres pays de grand travail, mais j'affirme qu'en ce milieu wallon où sans trêve les esprits, comme des leviers, soulèvent les plus difficiles problèmes, l'affranchissement intellectuel et moral de l'ouvrier — cet autre problème qui, pour nos démocraties éprises de solutions pratiques, demeure un continuel point d'interrogation à l'horizon — s'opère graduellement, grâce à l'universelle émulation d'un faisceau d'intelligences

éclairantes, se dévouant au défrichement et à l'ensemencement des terres incultes de la pensée. C'est merveille de voir fructifier, dans les grandes exploitations dont je parlais plus haut, l'enseignement de ces maîtres improvisés : chaque année les semailles lèvent plus pressées dans les déserts où leur charrue a passé et, à en juger par les rendements déjà obtenus, il n'est pas impossible d'espérer, dans un temps point trop lointain, le déblaiement radical de toutes les résistances hostiles qui sont comme les ronces de l'esprit et entravent encore la grande œuvre civilisatrice à laquelle se sont voués ces vaillants colons.

Et non seulement on cherche à remuer par la herse et le soc ces broussailleuses jachères, mais on s'efforce de relever à ses propres yeux la condition morale et matérielle de l'ouvrier. A Sainte-Marie d'Oignies, le léger loyer que paye l'ouvrier pour sa maison finit par lui assurer la possession d'un immeuble qui, si modique qu'il soit, le grandit vis-à-vis de lui-même et lui donne dans la vie quelque chose de la gravité et de l'assurance d'un petit seigneur chassant sur ses terres. Le tout-puissant instinct de la propriété le sauve en outre des inquiètes aspirations à un mieux qui pour lui pourrait être le pire, et l'attache d'un lien solide à l'exploitation de laquelle il tient sa dignité et ses droits de propriétaire, comme dans un moulin l'arbre s'attache à la roue qu'il fait manœuvrer.

A Mariemont, où fonctionne le même principe, on m'a montré des installations d'ouvriers. Généralement elles se composent de quatre pièces, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, avec un jardinet suffisant à l'approvisionnement d'un petit ménage. Ils étaient là quelquefois cinq ou six, naturellement un peu à l'étroit, mais dans des lieux sains, où le lait de chaux des murs entretient une bonne odeur fraîche ; et un commencement d'aisance, un air de vie bien ordonnée, l'application des idées d'épargne communiquaient à ces intérieurs une apparence de calme et de sécurité qui contrastait avec la mauvaise tenue des maisons boraines. Je ne suis pas bien sûr que les admirables outillages et la colossale structure des charpentes du puits d'extraction qui font de Mariemont l'un des plus beaux charbonnages de la Belgique m'aient impressionné plus vivement que cette victoire remportée sur les tentations du cabaret.

Retour aux réalités de la contrée. — Ferments de démoralisation. — La condition du travail détermine chez le peuple un état de sauvagerie farouche. — Les voleurs de feu. — Aspect du pays aux alentours de Charleroi. — Hantises mythologiques. — Le royaume du Feu. — Le Manchester belge.

On se tromperait cependant si l'on entrevoyait toute cette populeuse contrée à travers la consolante perspective de quelques villages privilégiés en qui la sollicitude complaisante d'un petit groupe de maîtres usiniers et charbonniers ouverts aux inspirations de l'humanité a adouci la rudesse native des mœurs.

Partout où cette action bienfaisante ne s'est pas encore

exercée, perce le tuf rocailleux qui au premier abord déroute la sympathie. A Jumet, Roux, la Louvière, en maint autre endroit de molle direction et d'insuffisante surveillance, l'âpreté de la vie, l'accablement du travail, la fréquentation de l'usine ont composé à l'ouvrier une physionomie hirsute et renfrognée, d'humanité rugueuse et demi-animale. Les ménages y vivent précieusement dans la négligence et le désordre, ballotés à de perpétuelles conjonctures de misère, sans cette précieuse boussole des notions morales qui, aux centres d'activité intellectuelle, ramène presque infailliblement au devoir les égarés et chez les autres contient les envies de dissipation.

Au fond, et pour celui qui regarde avec la vision détachée de l'artiste plutôt qu'avec la sévérité du philosophe, une certaine originalité pittoresque et, si l'on osait accoupler de pareils mots, une poésie sombre de déchéance et de ruine enveloppent l'être terreux et farouche qui, à ces profondeurs troubles d'humanité bien mieux que dans les milieux de civilisation policée, s'accorde avec les âpres aspects de cette contrée de labeur excessif.

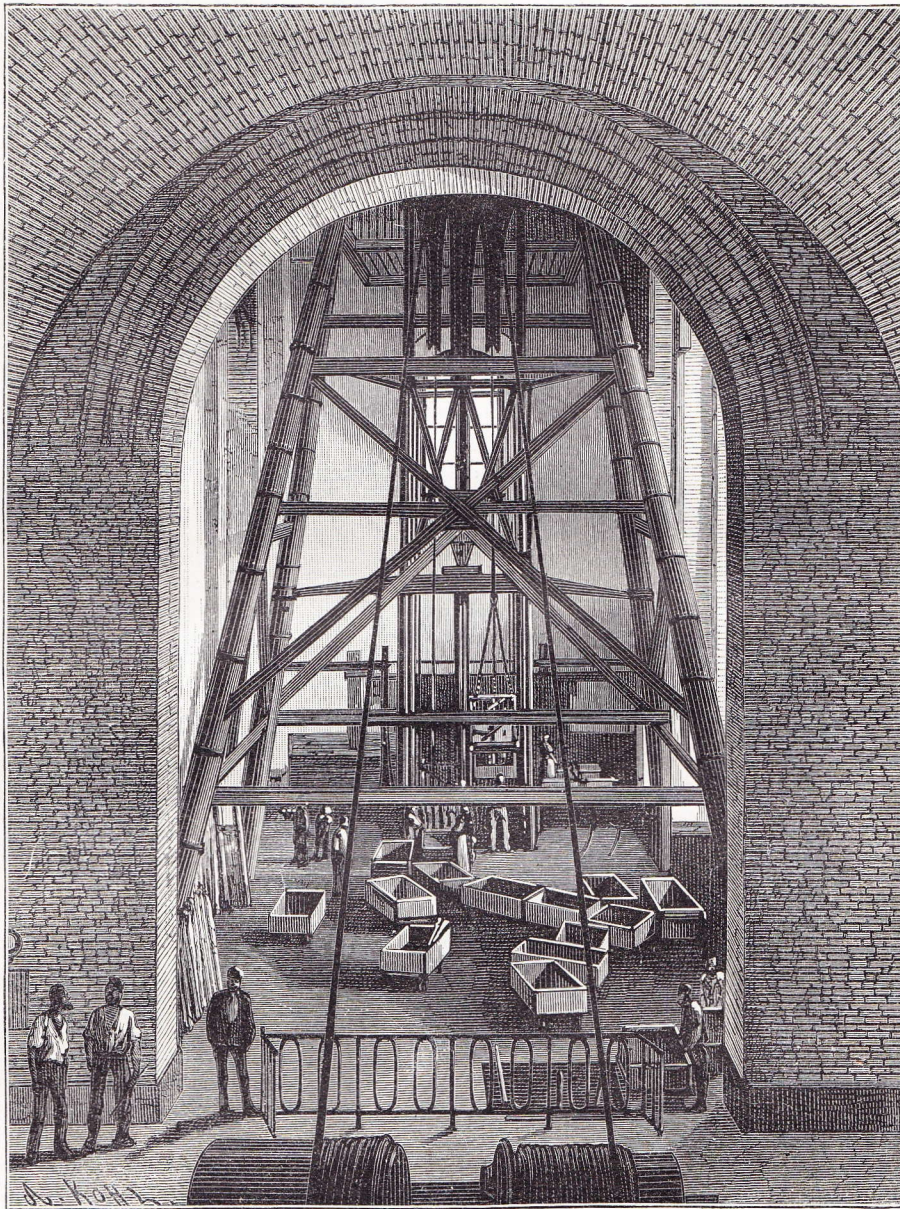
La condition même de cette vie rampante aux entrailles de la terre ou journallement jetée toute vive aux brasiers des verreries et des laminoirs semble les prédisposer à une sauvagerie naturelle, comme des créatures d'une espèce particulière, hommes seulement par la ressemblance extérieure, et pour le reste taupes ou salamandres, constamment aux prises avec les éléments, dans des mystères d'inconnu.

Presque tous les traits de la sombre peinture que j'ai faite du Borinage s'appliquent à ce pays dévasté par l'industrie. Modernes Prométhées qui, plus heureux que leur glorieux et misérable devancier, ne sont plus précipités des hauteurs du ciel, mais accomplissent pacifiquement leur œuvre sacrilège sous les yeux des divinités réconciliées, les Hommes du feu, rouges violenteurs des lois naturelles, y accomplissent de mystérieuses alchimies dans un chimérique et violent décor où règne par instants l'image du primitif chaos tellurique. Hérissée de monts difformes, gibbosités accrochées à l'échine du sol, déchirée de profondes solfatares, disloquée et pantelante comme sous les coups répétés de la foudre, et partout couturée de cicatrices, ainsi qu'un grand corps blessé, la terre ici revêt des apparences chimériques dans la mort et l'effacement des réalités coutumières.

Entraîné au tourbillon des activités ardentes, débordées par l'espace comme un rouge fleuve de sang et d'étincelles, l'esprit ne peut se défendre des hantises de la mythologie. Devant les flamboyants cratères des fours à puddler, il rêve aux haleines incendiées de quelque forge activée par Borée lui-même et retentissante des coups de marteau dont Vulcain et ses hordes font chanter leurs souterraines enclumes. Les fuligineuses fumées tordues en spirales à l'horizon se transforment en un vol de guerrières walkures chevauchant des cavales noires comme l'Érèbe, dans la profondeur

du ciel. Et les énormes halles embrasées aux fenêtres desquelles rougeoit en brusques fulgurations la réverbération des lingotières bouillonnantes de fonte, finissent par ressembler à ces mystérieux palais de feu où le moyen âge plaçait les élaborations volcaniques et qui se peuplaient sur des fonds d'éclairs d'un pullulement de gnomes attisant la flamme éternelle.

Aucune féerie n'approche de l'éblouissant décor de ces grandes usines flambantes comme des fournaies qu'alimenteraient des forêts d'arbres. Tandis que du ventre des machines s'échappent, comme en une éternelle nuit de Walpurgis, des mugissements et des lamentations dont la répercussion fait gronder au loin le sol, tandis que du flanc des soufflets sort la plainte



Puits d'extraction de Mariemont. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

des ouragans prisonniers, mugissante à l'égal d'une mer déferlant sur des grèves, et que des myriades d'êtres trapus, les pectoraux nus et la crinière élaboussée de lumière, se ruent dans toutes les directions avec des clameurs et des appels, comme une nuée d'esprits infernaux, — des gerbes de flammes, tremblants piliers sur lesquels repose la pourpre des plafonds, dardent leurs oscillantes spirales dans l'espace;

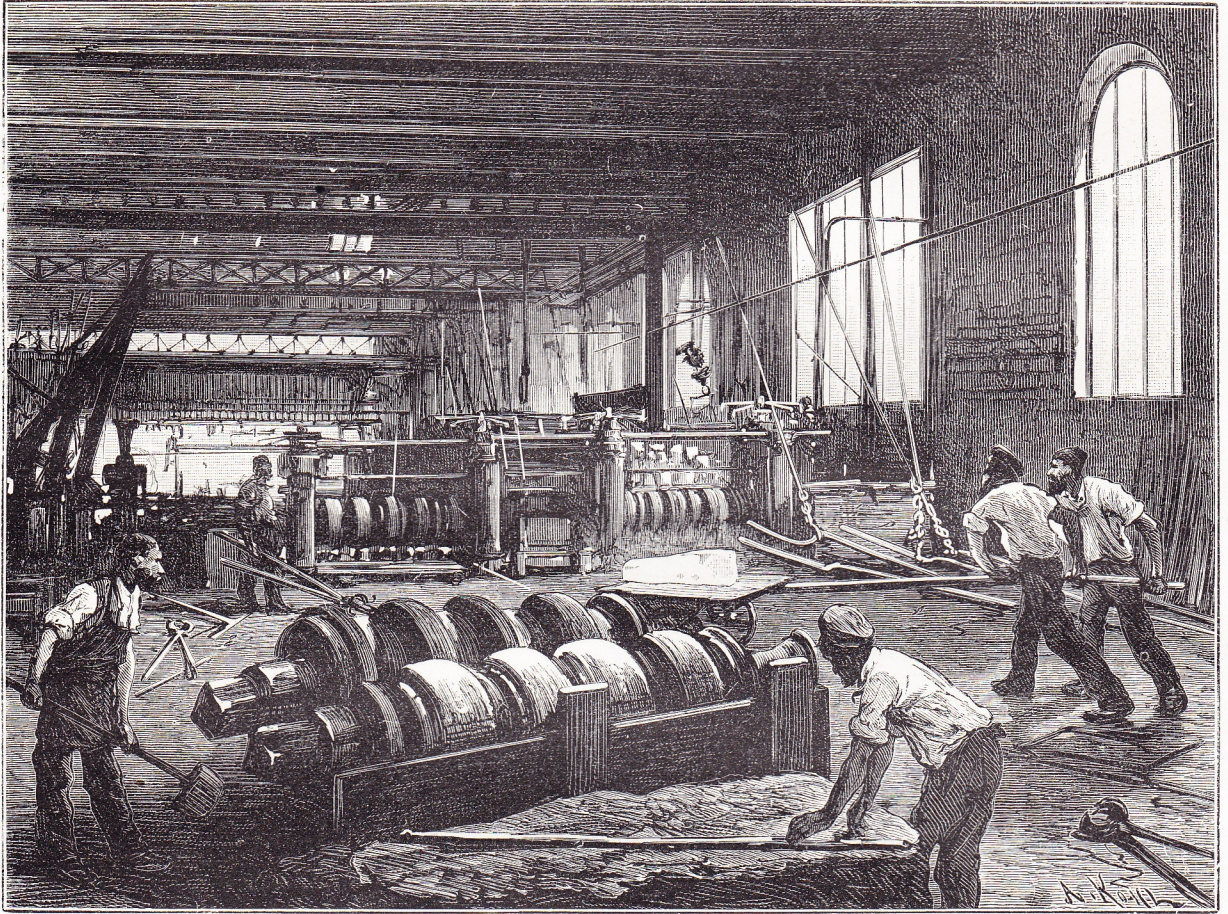
les fours laissent passer par leurs ouvertures l'échevèlement furieux d'une meute de molosses roux; un torrent de lave, coulant de proche en proche comme du soleil en fusion, roule ses lourdes vagues dans des réservoirs où lentement s'immobilise une large nappe d'or et d'argent. Toute l'illimitée puissance humaine éclate en ce moment dans les vaines colères de l'élément asservi; comme un dieu, l'homme l'a contraint de se

ployer à sa volonté souveraine; et, frémissant, dompté, il s'épanche au moule où le guide le caprice du maître, ruisselant en un bouillonnement de larmes ignées où percent sa rancune et sa fureur.

Le feu! il est partout ici l'ouvrier des enchantements, l'agent des alchimies, le coopérateur soumis du grand œuvre industriel. Aux fours à chaux, il broie, triture et réduit les rochers, comme aux hauts fourneaux il consume et liquéfie le minerai de fer, comme aux fours à puddler il affine et subtilise la fonte. Le sable siliceux, mêlé de potasse et de soude, que le verrier balance au bout de sa canne, a passé par ses creusets.

C'est lui qui est l'âme des laminoirs et communique au flanc des locomotives, des chaudières et de toute cette colossale fabrication sortie du feu et destinée au feu, le souffle embrasé qui les animera plus tard. Comme des chevaux trempés dans des eaux ardentes, chaque année voit sortir par centaines, des ateliers de Couillet, les hippogriffes qui fendent les plaines terrestres et sont les coursiers de notre civilisation volant dans l'espace du train des éclairs

Pénétrez dans une des lamineries de Montigny, de Lodelinsart, de Marchiennes, de Couillet, de Dampremy ou de Jumet à l'heure où les fours sont en pleine

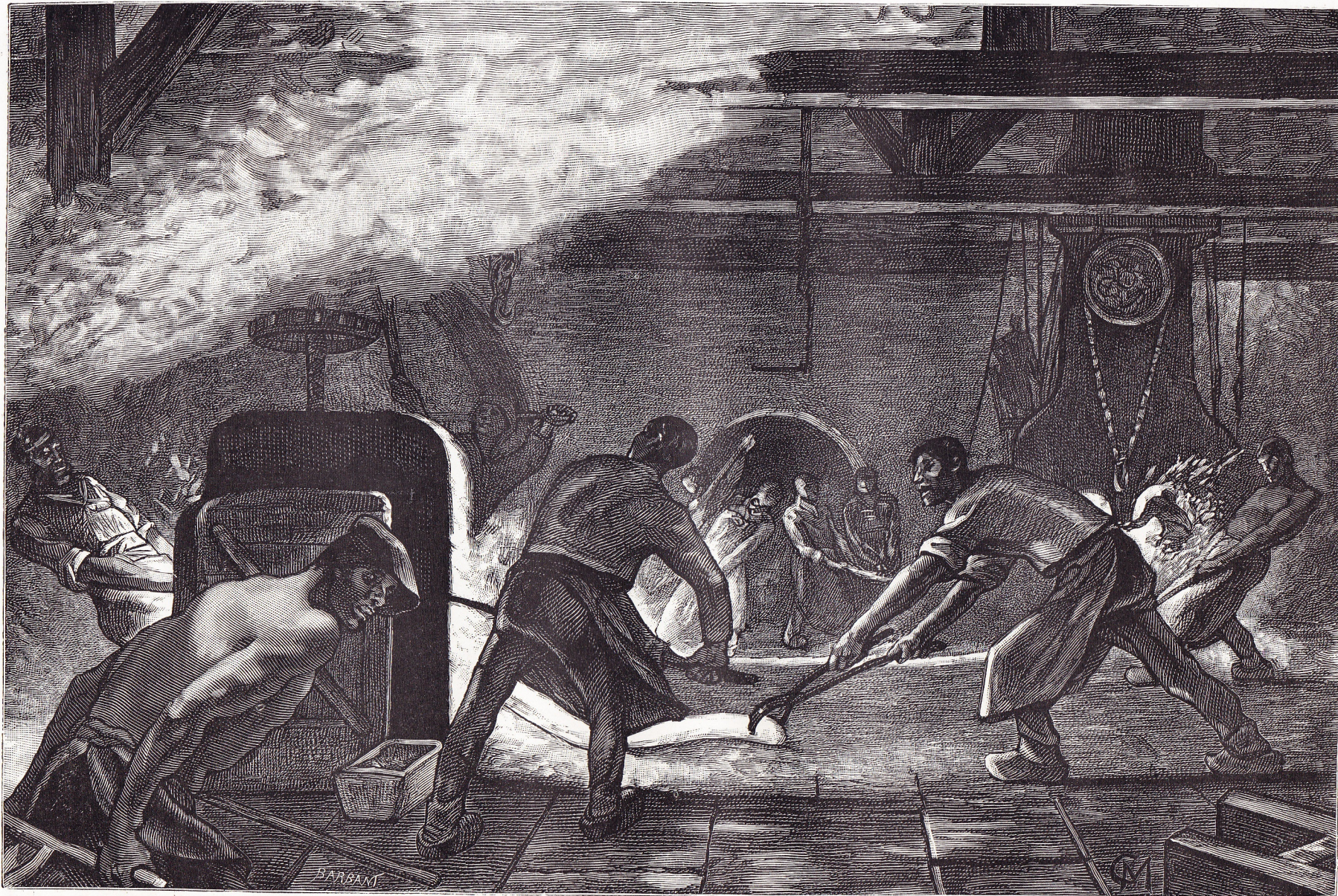


Jeu de laminoirs, à Marchiennes. — Dessin de Féral, d'après une photographie.

activité. Le hall se prolonge, immense, dans le feu et les fumées. Au centre tourbillonnent, avec une vitesse de cent tours à la minute, de gigantesques roues qui donnent l'impulsion aux laminoirs. Ce sont les volants, et les uns activent les laminoirs ébaucheurs, les autres font marcher les laminoirs finisseurs. Chaque laminoir a son équipe d'hommes, généralement quatre crocheteurs, quatre dresseurs, un rattrapeur et le chef lamineur, comme le canon a ses servants. Lancés à toute volée sur les taques de pavement comme sur de la glace polie, on les voit passer et repasser, à travers les cylindres effroyablement tournoyants, les « loupes », cinglées au marteau-pilon. Dès le premier tour,

la masse ignée s'est amincie, a pris la forme d'une barre plus ou moins allongée, selon qu'elle a passé au train de puddlage ou au train finisseur; et, groupés de chaque côté des cylindres, les crocheteurs la saisissent du bec de leurs tenailles, la tirent à eux, l'étendent en courant, puis la replongent entre les rouleaux, où les tenailles de l'autre moitié de l'équipe vont la chercher pour recommencer le même exercice.

A chaque tour le fer s'étire, pareil à un rouge serpent précipité à ras de l'aire; et, toujours plus avant, il darde la tête, plonge au cœur de l'usine, déroule ses ondulations comme des anneaux de feu. Rien ne peut donner l'idée de la manœuvre rapide, ailée, qui se



Train de lamineurs dans un laminoir de Montigny-sur-Sambre. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

produit au moment où l'extrémité de la barre sort des cylindres. Toute cette bande d'hommes se rue à sa rencontre, l'agrippe de ses crochets, fuit à reculons en la roulant à terre; c'est une galopée furieuse, comme si réellement le fer qu'on traîne ainsi était quelque monstre vomé d'une caverne et qu'on relancerait dans une chasse à toutes jambes. Quand enfin la barre a

pris la forme voulue, elle passe à la scie mécanique, une horrible machine à roue dentelée, qui avance et recule dans un rail, et broie net, avec un déchirement effrayant, le fer encore braséant.

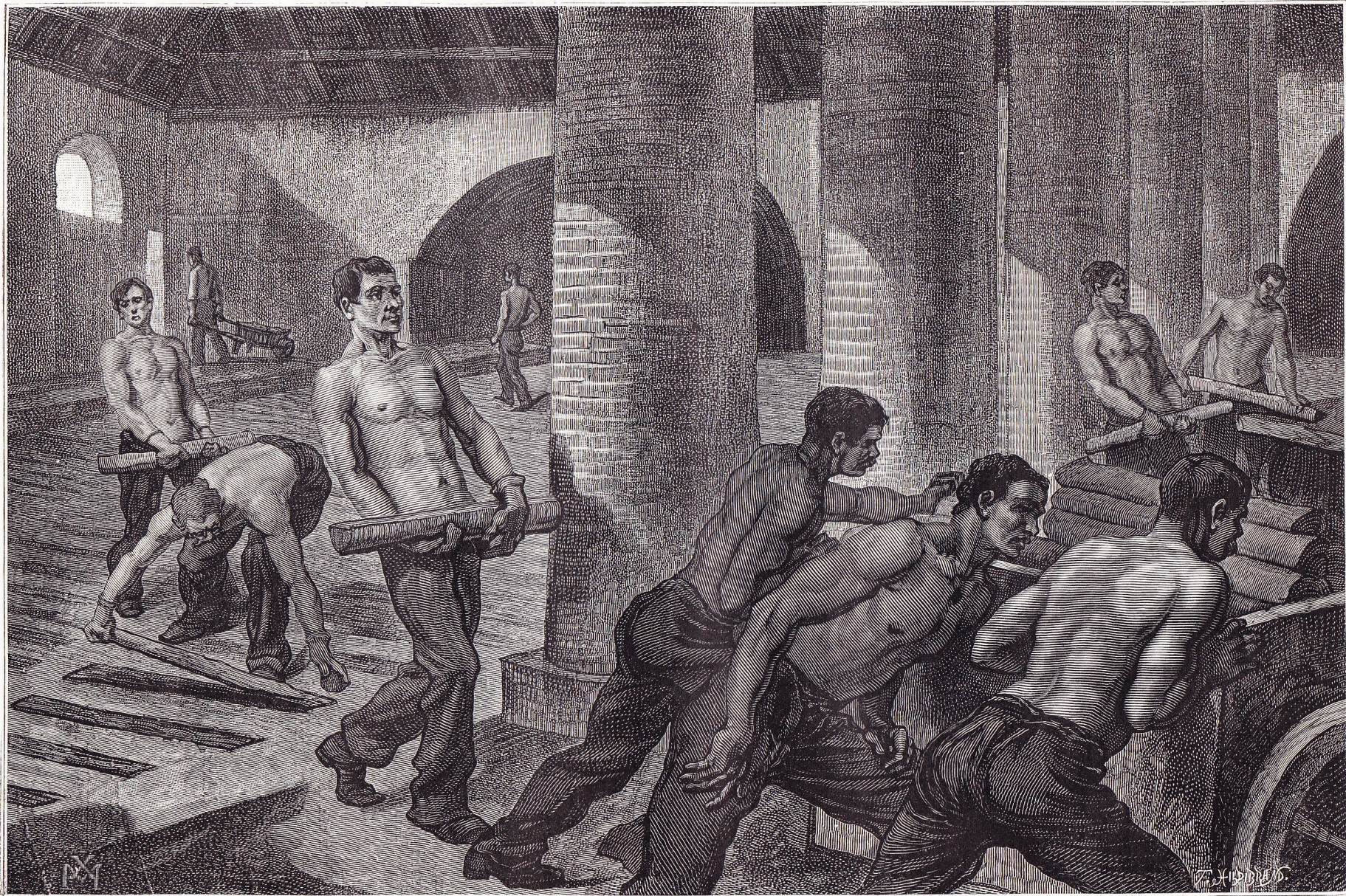
Cependant l'usine gronde, le sol, sous les girations effrénées des volants, est secoué d'une trépidation violente, et le tournoiement des laminoirs ressemble à un



Puddeur à son four dans une usine de Jumet. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

tonnerre qui ne cesserait pas. D'instant en instant la retombée du marteau-pilon fait entendre son coup de canon émoussé, tandis que le maître marteleur, en tablier de cuir, des gantelets de cuir aux mains et des jambières de cuir aux genoux, la face protégée par un masque en fil de fer, tourne et retourne la « balle » ignescente, de laquelle à chaque coup de marteau gicle une pluie d'étincelles. Dans l'air passent des ré-

verbérations pourprées, parties des creusets de puddlage et de chauffe, ou projetées par les boules retirées des fours, effroyables globes en fusion que les passeurs emportent au pas de course, et qui s'émiettent sur leur passage en éclats enflammés. Courbés sur l'ouverture des fours, les puddleurs remuent du bout de leurs ringards, au fond de la cuvette chauffée à blanc, les piles de gueuses, graduellement mangées par la



Les halles de coulée aux usines de Couillet (voy. p. 298). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

carburation (voy. p. 296). Tour à tour on les voit enfourner à pelletées les scories qui leur servent à reformer à mesure la sole, glacer celle-ci en l'aspergeant d'eau, épancher le laitier qui s'éjacule en pétilllements de lave, brasser avec des mouvements brusques ou lents la mer de flamme tourbillonnante dans le creuset; et, la peau mordue par le feu, ruisselants des pieds à la tête, les côtes secouées par l'anhèlement de leur éternel effort, constamment ils font dans la rouge atmosphère le geste d'attiser la fournaise.

Mais les laminoirs et les fours ne sont qu'un des détails de ces immenses agglomérations d'ateliers et de magasins qui, à Marchiennes, à Châtelet, à Couillet, etc., composent l'usine. Celle-ci, considérée dans son ensemble, réalise l'idée d'un prodigieux organisme subdivisé en une infinité de rouages qui tous concourent à l'œuvre commune, comme les membres du corps humain. Les fours à coke, profonds creusets butés à l'argile et bourrés de charbon jusqu'à la gueule, sont là d'abord qui vous attendent à l'entrée. Leurs abruptes maçonneries, sans trêve calcinées par le feu, se couronnent d'une file de petites flammes claires, brûlant toutes pâles dans le midi. Les pieds rôtis par l'effroyable chaleur intérieure, des hommes constamment circulent sur la plate-forme, poussant devant eux des wagons-trémies chargés de houille dont ils déversent ensuite le contenu par des trappes, qui sont les bouches de ces estomacs voraces. La distillation terminée, on ouvre la massive porte de fer qui clôt le four, et un ressort précipite au jour, par une poussée lente, le gigantesque saumon de coke brassant qu'autrefois, avant cette application ingénieuse de la mécanique, les fourniers, à mi-corps plongés dans les flammes, étaient obligés d'attirer à eux avec des crochets. Comme une bête monstrueuse imbriquée d'écaillés ardentes et crachant le feu par d'innombrables gueules, la rouge montagne s'avance, glisse sur le sol, est projetée tout entière hors du cratère; et aussitôt des hommes se précipitent à sa rencontre armés de longues lances, qu'ils dirigent contre cette masse ignée et desquelles l'eau jaillit à grandes gerbes. C'est à peine si dans le brouillard de vapeur et de fumée qui s'élève en ce moment on distingue encore les silhouettes; la flamme siffle et gémit aux prises avec son éternel ennemi, qui la mord en tous sens, l'étouffe, la ronge, graduellement change ses pourpres vives en un rouge lie de vin de braise refroidie. Puis, à coups de pique et de râteau, on éventre l'immense bloc jusqu'à ce que, rompu, morcelé, émietté, il jonche l'aire de ses débris.

Les fours à coke sont comme la cuisine où se prépare la pâtée de l'ogre qui gronde et halète là-bas, par l'orifice du gueulard, dans la prison embrasée des hauts fourneaux. Plantés en terre comme des bastions, ceux-ci dominent l'horizon de leurs tours carrées, au sommet desquelles s'échevèlent des gaz roses et verts. C'est là, derrière leur épaisse armature de briques, que le grand gésier de l'usine fonctionne jour et

nuit sans jamais se ralentir, élaborant la fonte brute, qui ensuite passe aux fours à puddler. La mise à feu à elle seule engloutissant une petite fortune, la fournaise ne s'éteint que pour des cas de force majeure, et quelquefois brûle dix et quinze ans sans répit, dévorant d'une goulée les avalanches de minerai, de coke et de fondant que les chargeurs précipitent dans sa béante ouverture.

Au pied du colosse se développent les halles de coulée, une voûte abrupte supportée par des piliers trapus entre lesquels coule la lave incandescente, vomie par le creuset des fourneaux. Telles que je les vis à Couillet, dans la réverbération des lingotières roulant leur fleuve rouge, elles évoquèrent en moi la pensée de quelque monstrueux temple d'Égypte à l'heure des sacrifices (voy. p. 297). Dans la profondeur s'ouvraient de puissantes embrasures au bas desquelles, par le trou enflammé du stouppa, s'épanchaient des torrents de matières liquéfiées, dont la pourpre incendiait au loin les murailles, et qui petit à petit se répandaient à travers les mille rigoles creusées dans le sol pour les recevoir. Lentement la fonte se refroidit, se solidifie en barres couleur de plomb, devient la gueuse que tout à l'heure des ouvriers à torse nu, des gantelets de cuir aux mains, détacheront à coups de maillet pour les empiler ensuite sur des roulottes.

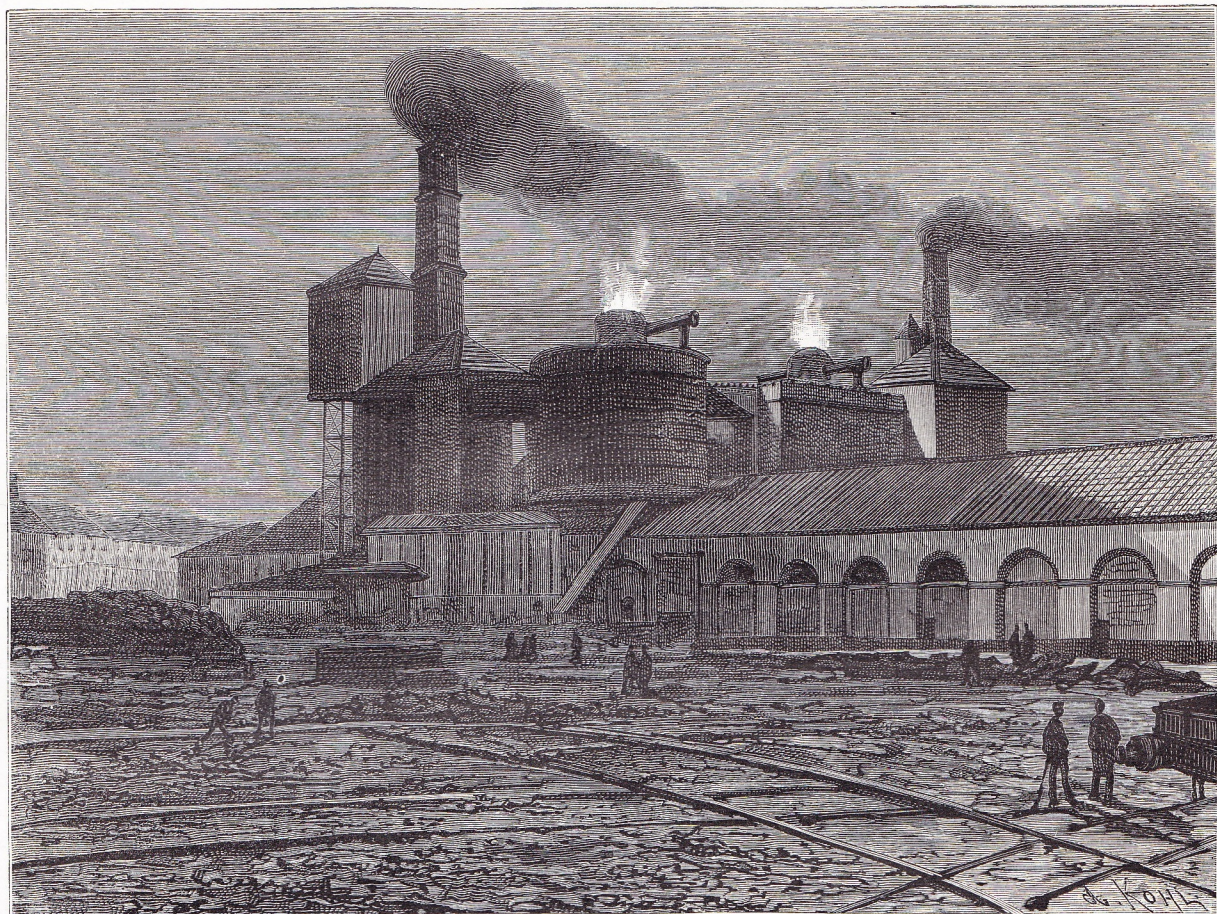
La distillation du charbon dans les fours à coke, la liquéfaction du minerai dans le ventre des hauts fourneaux, la coulée de la fonte dans le réseau des lingotières constituent l'œuvre initiale parmi les complexes élaborations de l'usine. Généralement cette partie des installations forme un groupe distinct, compact, parallèle à la ligne des fours qu'on voit s'allonger sur le flanc du hall occupé par les laminoirs (voy. p. 289). Le hall lui-même se reconnaît à la mêlée des cheminées minces, longues, couronnées de chapiteaux à jour, qui émergent des toitures, comme les mâts d'un vaisseau, et par lesquelles les creusets de puddlage et de chauffe lâchent leurs fumées. Plus loin se massent les ateliers: ici la construction et le montage; là la chaudronnerie; puis encore, la fonderie, la tôlerie, les ateliers de moulage et de peinture, etc.; toute une kyrielle de bâtiments qui sont comme la filière par laquelle passe le fer à sa sortie des laminoirs, et qui s'échelonnent à travers l'espace dévasté des cours, tout encombrées de monts de pyrites, de scories, d'escarbilles, et coupées par des voies ferrées où cahotent incessamment les machines.

Un branle-bas d'abordage donnerait seul, et encore, l'idée de la prodigieuse rumeur qui, aux heures où l'usine bat son plein, monte du fourmillement humain, de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube, car les grandes exploitations ne chôment jamais, attelé à son âpre labeur de cyclopes dans les cavernueuses profondeurs de ce labyrinthe partout trépidant du va-et-vient des foules, du grondement des machines et des furieux mugissements du feu. La rauque symphonie du fer s'y déchaîne alors avec des bruits d'éléments en révolte,

rythmée par les chocs des pilons et l'infatigable martèlement des enclumes, comme la colère et le délire d'un peuple de titans jonglant avec des tonnerres dans la nue.

Pénétrez ensuite dans une de ces verreries qui abondent surtout à Lodelinsart. Là aussi, pareillement à ces guerriers que des magiciens gardaient enchaînés dans leurs cavernes, le feu comprimé dans les fours siffle, se tord, halète, mugit. Mais le cadre a changé : au lieu des installations compliquées de mécaniques et des volants qui impriment à l'usine comme les mouvements déchaînés d'un perpétuel ouragan, de grandes halles nues se déroulent par-dessus les silencieuses ac-

tivités d'un peuple attentif et prudent, plutôt que violent et emporté. C'est que l'Homme-machine a fait place à l'ingéniosité et au calcul de l'artisan : le travail s'est humanisé, a pris corps dans un être prodigieusement adroit dont chaque mouvement est réglé, et qui manœuvre avec une précision rythmique. Pour tout instrument, la bouche qui souffle le verre et le bras qui balance le canon. Demi-entré dans la gueule du four, dont les flammes lui lèchent la peau, l'homme y puise du bout de sa tige creuse la boule de verre, roule un instant son énorme canne sur un billot, puis l'embouche en lui communiquant un mouvement de



Vue extérieure d'un haut fourneau, à Marchiennes. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

rotation rapide; et petit à petit la bulle s'arrondit, s'enfle, grossit, à chaque haleinée s'allonge et finit par former un énorme cylindre miroité de diaprures d'arc-en-ciel. Il semble vraiment que le verre fragile qui va et vient au bout du tube, lancé d'un tour de bras puissant dans une suite d'orbes rapides, soit sorti des poumons mêmes du verrier et balance à travers l'espace comme son âme et son souffle visibles.

On ne donnerait, au surplus, qu'une idée incomplète de la contrée si, à côté des aspects farouches que la nature et l'incessance du travail ont amenés petit à petit, on ne montrait l'ordre admirable qui règne dans tout cet apparent désordre et le merveilleux parti que

l'industrie a tiré de ce pays bouleversé pour ses modes de communication et de transport.

Comme une immense toile d'araignée, les réseaux ferrés étendent dans toutes les directions leurs enchevêtrements de rails reliant les exploitations aux lignes de l'État. Un perpétuel tonnerre de trains fait trembler le sol, s'engouffre dans les tunnels, bondit sur les aqueducs; et ce grondement s'ajoute au bruit de mille essieux grinçant sur les scories et les pierrailles des routes, aux cris des voituriers chargeant et déchargeant leurs haquets, aux rumeurs du batelage traînant sur les eaux de la Sambre et du canal de Bruxelles à Charleroi deux voies de grand passage par où s'é-

coule constamment et s'enfonce aux extrémités du pays la production du grand bassin qui, sans cet exutoire, risquerait d'encombrer les lignes de chemin de fer. Celles-ci non seulement desservent les centres, Manage, la Louvière, Charleroi, Marchiennes, etc., mais du trop-plein de leur activité animent et font vivre quantité de localités intermédiaires, étapes et relais de l'immense circulation développée à travers tout le pays et dans lesquels, comme le mouvement qu'un même moteur imprime à tous les rouages d'une machine, se reflète et passe un peu de la forte vie des villes.

On a comparé Charleroi et ses alentours à Manchester, comparaison qui vient presque toujours à l'esprit quand il s'agit de trouver une assimilation pour montrer la puissance du travail unie au développement des installations dans un milieu de haute organisation industrielle.

C'est ici le cas.

Il faut voir du haut des « terris » de Monceau ou de Couillet le fourmillant panorama des usines qui, de toutes parts et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des horizons, pour saisir la prodigieuse vitalité de ce coin de la Belgique (voy. p. 303). Si pendant le jour la variété et la beauté du tableau se perdent un peu dans la monotonie d'un incessant nuage de fumées, brouillant les perspectives sous un pâle crépuscule de suies où les formes s'effacent, l'âme de cette immense forge se fait, en revanche, bien sentir aux ténèbres embrasées de la nuit. Comme des chapelles, les hautes façades des charbonnages font étinceler leurs fenêtres en rouges échancrures découpées sur les noires tentures de l'espace. Les fours à coke disséminés çà et là ressemblent à des escadres vomissant la mort et le feu par leurs sabords. Et, pareils à des torchères, les gueulards des hauts fourneaux s'allument de crinières ardentes que le vent tord à pleins poings. Un cercle de flamme ceinture l'horizon où, comme un firmament de rouges soleils, flamboient partout des cratères, élançant leurs gerbes jusqu'au scintillement effacé des étoiles.

Chaque fois qu'une de ces énormes langues de feu darde des profondeurs de l'usine, le ciel s'éclabousse d'une traînée de pourpre, comme si le sang d'un monstre immolé rejaillissait jusqu'à lui. Couillet, Chatelineau, Montigny, Monceau, Marchiennes, Lodelinsart, Marcinelle, sont autant de soupiraux de fournaies ouverts sur l'espace, et leurs réverbérations font passer à travers l'amas oscillant des fumées comme le frisson et la phosphorescence d'un éclair. En tous sens la nuit se teint de rougeurs, prend une illumination d'aurore boréale, s'embrase de furtifs incendies qui suspendent dans l'air des gloires d'apothéoses; et par grandes pluies, des vols de flammèches tournoient et s'abattent sur le sol, accrochant comme des clous de rubis aux pans de l'étendue, après avoir décrit des orbites, des moulinets et des astragales qui sur le plafond d'azur noir étincellent en un prodigieux Mane Thécél Pharès.

Le théâtre, avec ses pyrotechnies au feu de Bengale et ses fulgurations de bol de punch, n'a point inventé de spectacle comparable à celui-là.

Antiquité du pays. — Les premiers hommes. — Vestiges d'industrie. — Puits de silex. — L'invasion romaine. — La féodalité. — La vie partout triomphante de la mort. — Charleroi.

Dans ce grand mouvement des industries on oublie presque l'antiquité de la contrée.

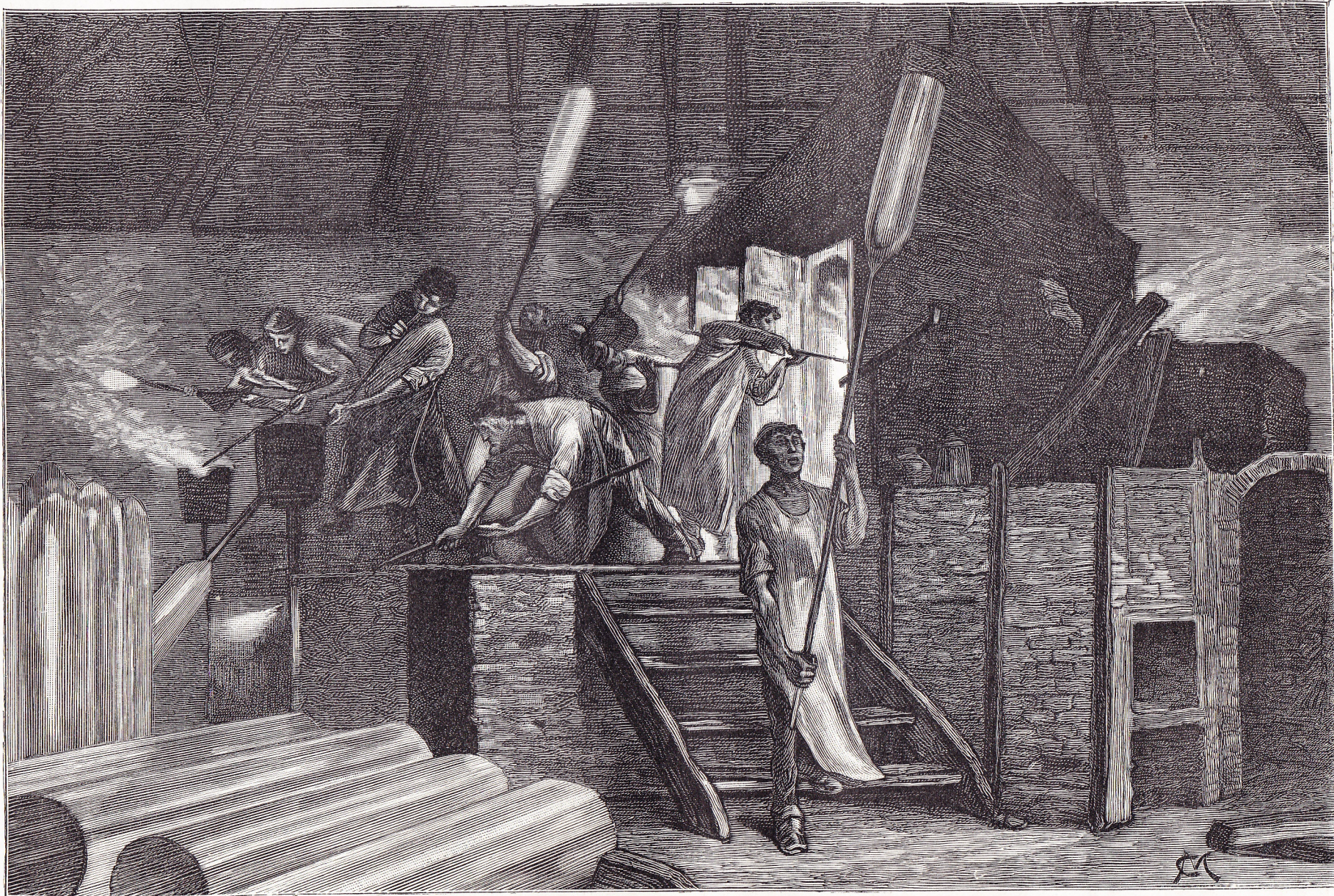
L'esprit, sollicité partout par le spectacle des activités modernes, se détache des contemplations rétrospectives, et, sans s'arrêter aux fondements qu'il pousse en terre et sur lesquels il est bâti, s'absorbe dans ce qu'a de tangible et de visible le prodigieux édifice dressé par le travail des générations actuelles. Pourtant, si profondément labouré que soit le pays par la herse industrielle, et si avant que les dents de l'impitoyable balayeuse y aient fouillé le sol, il a gardé les vestiges d'une humanité antérieure.

Une œuvre aussi considérable que celle qui y multiplie dans tous les sens, à l'heure présente, comme un gigantesque tronc, ses rameaux d'opiniâtre labeur et d'incoercible volonté, ne pousse d'ailleurs que sur un terrain longuement trempé de sueur humaine; et celui-ci le fut vraisemblablement de toute cette portion d'éternité où se renferme pour nous l'évolution des temps historiques.

Au Borinage s'est conservé, dans ses particularités de galbe et de structure corporelle, un type qui diffère sensiblement de celui du reste de la province et, par un genre de beauté faciale pleine et charnue, solidement rattachée à la carrure trapue des épaules, évoque la pensée de lointaines affinités avec ces légionnaires qui apportèrent ici la civilisation de Rome.

Mons, avant de passer par les multiples avatars où s'incarnèrent les différents âges de son histoire, vit à l'origine se dresser, sur l'emplacement de ses jardins, restes d'un ancien château, un de ces nombreux camps romains comme les soldats de César en établirent partout dans le territoire conquis. Ainsi la tradition rattache à travers les temps les modernes cyclopes travaillant au fond des noires usines, aux bâtisseurs d'aqueducs et de chaussées militaires, dont l'œuvre, défiant l'action des siècles, demeure encore impérissablement debout dans la presque totalité du Hainaut. Mais, si vénérable qu'elle soit, cette tradition s'assied elle-même sur les sédiments d'une tradition antérieure, qui longtemps resta enfouie aux entrailles du sol, comme le secret d'une humanité jalouse de ses ingéniosités et qui, en disparaissant du monde, les aurait enterrées avec elle dans le profond cimetière d'oubli où, l'une après l'autre, sombrent les races des hommes.

Quand les mineurs, ces ouvriers de la nuit qui sont aussi les ouvriers de la mort et violent constamment, dans leur marche à travers les inconnus de la terre, des sépultures de vieilles forêts décomposées, — squelettes de la création primitive dans les vertèbres desquels, comme des nids desséchés aux ramilles d'un



Intérieur d'une verrerie, à Lodelinsart (voy. p. 299). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

arbre mort, s'est retrouvée l'empreinte des faunes monstrueuses, — quand ces nécrophores remontèrent au jour les premiers feuillets du livre mystérieux de la nature, tables de marbre écrites non par un Moïse, mais par la terre elle-même, et depuis submergées dans la vaste mer de nuit intérieure stagnante sous la croûte du globe, — quand sur ces pages sombres comme l'Èrèbe duquel le pic semblait les avoir détachées, se déroula en hiéroglyphes de vie l'écriture sacrée, on crut avoir touché à des profondeurs où il paraissait impossible que l'homme se rencontrât jamais.

Et cependant, à mesure que l'attention et la curiosité s'attachaient à ces épaves de la genèse primordiale remontées des gouffres du temps, on finissait par découvrir aux parois de ce qui, au lointain des âges, avait été l'épiderme du sol, la trace inquiète d'un pas humain. Alors, comme l'égratignure que fait au flanc des montagnes le sabot du chamois, aide à conjecturer l'endroit où est remise la horde entière, ainsi on partit de ces premiers vestiges d'un passage de créatures pour arriver à la découverte de stations de la plus haute antiquité.

C'est dans la province de Namur que se manifesta pour la première fois cette apparition de l'homme préhistorique, — apparition auprès de laquelle les résurrections spectrales de la Kabale et des tables tournantes ne sont qu'une grossière duperie, bonne à satisfaire chez les personnes hystériques le goût des frissons surnaturels. Brusquement, sur l'épais rideau qui nous dérobe la scène où le passé, ce grand acteur masqué, joua ses drames et ses comédies, on vit passer l'agitation et le tourbillonnement d'un peuple d'ombres, taillées sur le patron de l'homme éternel et qui, si enveloppées d'animalité que nous les montre notre vanité de civilisés, avaient, après tout, en commun avec nous d'égaux fatalités de souffrance et de passive obéissance aux volontés parties d'on ne sait quels empyrées. Herculanium, longtemps enseveli sous le flot accumulé des cendres, émergea un beau jour au soleil des vivants avec le geste macabre d'une humanité trépassée en pleine activité. Ainsi, au fond des cavernes de la Lesse et de l'Hermeton, sous ces autres cendres que laissent après elles sur les grèves du temps les générations évanouies et qui finissent par former les fondations des empires nouveaux, s'aperçut l'ébauche d'un monde rudimentaire, encore fermé à l'idée d'un état social.

Certes, dans le Hainaut, la spirale des conjectures que toute sonde jetée aux puits du passé prolonge à travers l'infini de l'ombre, ne descend pas aussi loin. A l'échelon où s'arrêtent ici les découvertes géodésiques, on touche déjà à une civilisation vaguement débrouillée : dans le *struggle for life* — compliqué, hélas ! dès les premières fermentations humaines, de la sombre prédestination du carnage et du massacre, — ce rudiment de société s'aide des armes que lui fournit la terre sur laquelle, germe à peine développé, il ne fait que d'apparaître et que déjà il emplit d'épouvante.

La première industrie de l'homme, commencement de toutes les autres, est pour se fabriquer des outils d'extermination rapide qu'il dirige sur les bêtes qui sont sa pâture en attendant qu'il les dirige contre son semblable ; et, rendu imaginatif par la cruelle nécessité de vivre, il éventre la mère nourricière qui jusqu'alors l'a nourri de sa sève et de ses racines, et ne parvient plus à alimenter sa gourmandise toujours croissante. A Spiennes, non loin de Mons, cette barbarie raffinée de l'âge de la pierre polie, pour lui donner le nom par lequel l'a consacré la science, apparut avec certitude lors des fouilles qui amenèrent la découverte d'un gisement d'instruments façonnés de main d'homme. Sept puits qu'on trouva entre Dour et Mons, presque au plein milieu des grandes industries d'aujourd'hui, et qui avaient servi à l'exploitation du silex, achevèrent de faire conjecturer la présence d'un antique centre de fabrication.

Ainsi, par une logique quasi providentielle, — c'est toujours à l'intervention des providences qu'on est tenté de recourir pour expliquer l'ordre et l'harmonie des choses, — le grand laboratoire du Hainaut actuel, avec ses mille creusets, estomacs où s'amalgament et se triturent les matières les plus irréductibles, opère ses alchimies à l'endroit même où les premiers ancêtres s'essayèrent à de confuses ingéniosités de main-d'œuvre : comme un colosse aux poumons de fer, soufflant l'ouragan par les narines et faisant trembler le sol du seul mouvement de ses bras, l'industrie moderne continue sous les voûtes de ses palais de feu l'obscur et patient travail de ces primitifs Kobolds en qui s'était éveillé le génie de la découverte et qui forment l'anneau le plus lointain de cette chaîne de grands ouvriers se transmettant de proche en proche le flambeau allumé à l'étincelle de Prométhée.

Plus tard, longtemps après l'anéantissement de l'œuf embryonnaire, quand Rome eut déversé le trop-plein de ses formidables énergies dans le lit de l'ancienne Gaule comme un fleuve à l'étroit entre ses digues et qui coule au large ses eaux débordées, elles creusèrent si bien partout le sol, ces eaux chargées d'électricités vitales et douées de la force secrète qui fait naître les civilisations, qu'aujourd'hui encore toute la contrée est remplie des ineffaçables traces de leurs alluvions.

La charrue, en creusant les sillons, la bêche en fendant l'écorce terrestre, ont mis à jour — depuis cette date de 1829 où à Montigny-sur-Sambre des fouilles firent surgir des restes d'aqueducs — assez d'ossements du grand cadavre romain pour qu'il ait été permis à de savants dissertateurs de reconstituer d'après les tronçons la structure de l'organisme en action. Ce n'est pas sans doute la majesté ni l'ampleur des monuments retrouvés dans le Trévirois ; ce sol séculairement remué et dans les entrailles duquel en tout temps la métallurgie, industrie traditionnelle de la contrée, a recherché ses aliments, n'était pas fait pour éterniser la beauté des œuvres d'art ; mais le trésor

jalousement caché sous les monts de scories et de cendres qui, à travers les ans, ont dû si singulièrement transformer sa physionomie, n'en a pas moins révélé la merveilleuse application du génie de Rome à ce pays de forêts que César défricha par le même procédé expéditif et violent qu'il défrichait l'inculte humanité des Nerviens, premiers habitants de la contrée.

On comprend, d'ailleurs, combien aisément la nature d'un travail qui sans relâche s'exerce en profondeur et fouille les veines de la terre, devait aider aux découvertes dans toute cette partie du Hainaut creusée à l'égal d'un énorme madrépore et qui, sous la vie et la circulation de ses cités à ciel ouvert, cache une infinité d'autres cités ténébreuses, où, comme au-dessus,

roulent des chars et se meuvent des foules fantômes.

En maint endroit le pic heurta des tombes, mit à nu des nécropoles. A Presles, — où le plus généralement on place le théâtre de la mémorable bataille exterminatrice des soixante mille Nerviens contre les légions de César, alors que d'autres la reculent vers Haumont, — on trouva quarante tombes gallo-romaines. A Aiseau on découvrit tout un cimetière. A Marcinelle une grande tombe couronnée d'un arbre s'aperçoit de loin, sorte de taupinière plantée dans la plaine et sous laquelle, particularité baroque, la légende s'obstina longtemps à placer la sépulture d'un général de l'empire : cette tombe aussi est romaine. Plus loin, à Gerpinnes, on exhuma une villa, trois corps de bâtiments



La contrée industrielle, vue des hauteurs de Couillet (voy. p. 300). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

avec une chambre souterraine, probablement un larium, à laquelle on accède par un escalier de quelques degrés et qui, si l'on en juge par les croix placées entre les niches, s'appropriait par la suite aux pratiques du culte chrétien.

Ces lointains souvenirs ne sont pas les seuls que remue la contrée.

Comme la terre a des stratifications matérielles qui révèlent ses différents âges, elle a également ici ses couches historiques visibles où la féodalité a laissé sa griffe. Si ravageante, en effet, qu'ait été l'action de l'industrie, elle n'a pas partout extirpé les robustes racines qu'enfonçaient en terre les nombreux châteaux forts du temps où les comtes de Namur et les premiers évêques de Liège étendaient leur juridiction sur une partie de

la province actuelle. Des vestiges d'ancienne puissance subsistent encore comme pour perpétuer le contraste entre les sécurités du temps présent et les renaissantes inquiétudes d'autrefois, ces terribles inquiétudes des villes entraînées sur les pas de leurs seigneurs à d'inextinguibles querelles et obligées de déposer sans cesse les outils du travail pour revêtir la casaque de guerre. Même après les sombres agitations féodales, elles continuèrent à subir d'innombrables vicissitudes et connurent les mille déchirements des guerres de revendication et de conquête, comme si, pour l'âme inapitoyée des politiques, ni le respect du travail ni les vertus d'un peuple ne pouvaient l'emporter sur les fatalités du massacre et de la destruction.

Le temps a pansé d'ailleurs ces blessures anciennes :

nulle part moins qu'ici, sous le coup de fouet de la vie présente qui nous pousse en avant sans presque nous permettre de retourner la tête, on ne songe à arrêter les yeux sur les heures sombres franchies par l'aiguille fatidique à la rouge horloge de la vie des peuples.

Bien pour les cités-sarcophages de ramener irrésistiblement l'esprit en arrière et de l'obliger à prendre dans le silence des choses la posture douloureuse et recueillie des figures de pierre qui peuplent leur solitude ! Mais, dans les milieux de transformation radicale comme celui-ci, le passé n'apparaît plus que comme un accident, un barrage que le torrent des activités a laissé derrière lui, une pierre contre laquelle l'humanité s'est butée pendant des siècles, ces mi-

nutes de l'éternité, et dont elle a fini par déblayer le chemin.

Charleroi, le centre de toute cette grande circonscription industrielle qui s'étend de Lodelinsart à Châtelet, donne la sensation d'une de ces villes californiennes sorties de terre en une nuit. Toute neuve et pourtant décrépite, sans jeunesse et sans fraîcheur, le luxe extérieur, le bien-être apparent, le décor de la rue sont ici sacrifiés aux exigences d'une vie entièrement tournée aux affaires. Étagée sur les pentes d'une colline, avec une ville haute et une ville basse que séparent les eaux terreuses de la Sambre, elle dérobera sa tradition de guerre et d'aventures derrière un aspect morne, froidement moderne de cité qui n'aurait



La Sambre à Charleroi. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

pas le temps de penser à la gloire ni au plaisir et se bâtirait des maisons plus semblables à des auberges où l'on ne fait que passer qu'à des habitations combinées pour l'agrément et le charme d'une existence reposée.

La mesquinerie de ses édifices publics, la pauvreté de son architecture privée, l'absence de tout pittoresque dans ses places et ses boulevards, trahissent le dédain des aises insoucieuses, comme si la pluie de suie qui flotte à travers son atmosphère et s'infiltré jusque dans ses maisons y répandait l'enfièvrement de la contrée d'alentour. Une préoccupation domine ici toutes les autres : la pensée d'un gain rapide et assuré. Point d'horizon pour les âmes : le mur de fumées sombres qui encercle la ville pèse sur les imaginations du

poids d'une prison. Même au fond des grands hôtels de la ville haute, on devine l'inquiétude des fortunes toujours sujettes à vicissitudes dans ce jeu incertain des grosses entreprises que les hasards de la politique rendent si périlleuses.

Aussi un mortel ennui ne tarde-t-il pas à prendre à la gorge l'étranger égaré dans cet étouffoir qu'entoure une banlieue dévastée et où ne germe aucune fleur d'art. Telle y est la monotonie de la vie, que ses habitants, ceux-là même que l'intérêt devrait retenir dans ses murs, la quittent pour venir passer à Bruxelles la saison d'hiver.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)